



N° 14, 2020

RILUNE – Revue des littératures européennes

“Le Roman policier :
lire et écrire l’enquête en Europe”

ELIZA CULEA-HONG
(ENSA-VERSAILLES)

Et si l’urbanisme était le coupable ?
Le bâti comme personnage
dans *The City & the City* de China Miéville

Pour citer cet article

Eliza Culea-Hong, « Et si l’urbanisme était le coupable ? Le bâti comme personnage dans *The City & the City* de China Miéville », dans *RILUNE – Revue des littératures européennes*, n° 14, *Le Roman policier : lire et écrire l’enquête en Europe*, (Michele Morselli, éd.), 2020, p. 139-153 (*version online*, www.rilune.org).

Résumé | Abstract

FR L’article porte sur le déploiement de l’architecture et de l’urbanisme comme personnages dans le roman *The City & The City* de China Miéville. Comme le fond et la forme de cet ouvrage oscillent constamment entre plusieurs genres, allant de la nouvelle *weird* ou la fantaisie radicale jusqu’aux tropes les plus classiques du polar, notre analyse partira des notions d’inflation et de déflation formulés par Carl Freedman. Cela nous permettra d’explorer plusieurs niveaux de l’ouvrage de Miéville, en spéculant à la fois sur les liaisons possibles entre notre texte et l’activisme de l’auteur dans les cercles néo-marxistes, sa thèse doctorale en droit international publiée sous le titre de *Between Equal Rights* (2005), ainsi que sur les rapports entre les villes fictionnelles de Beszel et Ul Qoma et des cas d’étude factuels comme les villes de Baarle-Hertog et Baarle-Nassau, entre la Belgique et les Pays-Bas.

Mots-clés : récit inflationnaire, récit déflationnaire, fantaisie radicale, Beszel, Ul Qoma.

EN The article focuses on the deployment of architecture and urbanism as characters in the novel *The City & the City* by China Miéville. As the form and the background of this work constantly oscillate between genres, from the weird novella or the radical fantasy to the most classical tropes of detective fiction, our analysis is enrooted in Carl Freedman’s notions of inflation and deflation. This structure will allow us explore the multi-layered aspects of this work, such as speculating on the possible connexions between Miéville’s use of architecture-as-character in this text and the authors’ real-life activism in Neo-marxist circles, his doctoral studies in international law published under the title *Between Equal Rights* (2005), as well as connections between his fictional conjoined cities Beszel and Ul Qoma, and genuine examples, such as the Belgian/Dutch towns of Baarle-Hertog and Baarle-Nassau.

Keywords : inflationary narrative, deflationary narrative, radical fantasia, Beszel, Ul Qoma.

ELIZA CULEA-HONG

**Et si l'urbanisme était le coupable ?
Le bâti comme personnage
dans *The City & the City* de China Miéville**

China Miéville est souvent considéré comme le chef de file d'une génération d'auteurs britanniques qui ont donné un nouveau souffle à ce qu'on appelle la *weird* — un sous-genre de la fiction spéculative qui mélange librement des éléments appartenant à la *fantasy*, aux histoires d'horreur, aux romans noirs et des tropes scientifiques — portée auparavant par d'autres auteurs célèbres tels qu'Edgar Allan Poe, H. P. Lovecraft, J. G. Ballard, Ray Bradbury, Philip K. Dick, Arthur C. Clarke ou Stephen King. Cependant son roman *The City & the City* paru en 2009 s'attaque à un tout autre genre : le polar. Ses lecteurs fidèles étaient jusqu'alors habitués à ce que le travail de l'écrivain joue avec la frontière entre la science-fiction et la *fantasy*¹, ou qu'il utilise des figures monstrueuses et horribles². Mais avant la sortie de cet ouvrage, ils ignoraient que Miéville aime aussi « passionnément³ » les histoires policières. Justine Jordan raconte que ce roman a été conçu, au moins en partie, comme un cadeau à sa mère, grande *aficionada* du genre, dans les mois précédant son décès⁴.

¹ Cf. CHINA MIÉVILLE, « Editorial Introduction », dans *Historical Materialism*, vol. 10, n° 4, *Marxism and Fantasy*, 2002, p. 43-44.

² Cf. ANINDYA BHATTACHARYYA et CHINA MIÉVILLE, « China Miéville : A Marxist Guide to Monsters », dans *Socialist Worker*, 16 juillet 2005 : <<https://socialistworker.co.uk/art/6760/China+Miéville%3A+A+Marxist+guide+to+monsters>>. [Consulté le : 1/02/2020]

³ JOHN SCALZI et CHINA MIÉVILLE, « China Miéville on Crime Novels », dans *Whatever*, 26 mai 2009 : <<https://whatever.scalzi.com/2009/05/26/china-mieville-on-crime-novels/>>. [Consulté le : 1/02/2020]. À l'exception des extraits du roman *The City & the City*, traduit par NATHALIE MÈGE, les citations dans le texte de l'article ont été traduites par l'autrice.

⁴ Cf. JUSTINE JORDAN et CHINA MIÉVILLE, « A Life in Writing : China Miéville », dans *The Guardian*, 14 mai 2011 : <<https://www.theguardian.com/books/2011/may/14/china-mieville-life-writing-genre>>. [Consulté le : 1/02/2020]. D'ailleurs, le roman démarre avec la dédicace suivante : « À la mémoire de ma mère, Claudia Lightfoot ».

L'histoire repose sur une intrigue tout à fait classique : le meurtre d'une jeune femme dans une capitale quelque part dans les Balkans et l'investigation transfrontalière qui en découle. Dans cette formule élémentaire, Miéville introduit un personnage fortement perturbateur : l'urbanisme. Le meurtre n'a pas lieu dans une ville quelconque, ce polar oscille en effet entre les villes-état siamoises de Beszel et Ul Qoma. Situées dans un territoire fictif qu'on pourrait situer entre l'Autriche et l'Asie mineure⁵, elles ont été fondées, pour des raisons plus ou moins obscures, simultanément dans un passé lointain, puis ont évolué indépendamment sur quasiment la même empreinte spatiale jusqu'à nos jours. Ici, la frontière peut alterner d'une rue, d'un trottoir, d'un bâtiment ou d'un appartement à l'autre, les états peuvent même se chevaucher, en occupant (indépendamment) le même espace. La découverte de ce paysage urbain particulier, avec ses alternances de « zones tramées » et « zones plénières⁶ », ainsi que ses arrangements socio-politico-administratifs complexes, est possible grâce aux aventures de notre protagoniste, l'inspecteur Tyador Borlú, de la brigade de Crimes Extrêmes de Beszel. À travers ce personnage, Miéville développe une des images classiques du polar, car comme Carl Freedman l'affirme, Borlú — « avec sa ténacité, son intelligence générale de haut niveau, sa connaissance des rues, sa décence élémentaire, son individualisme acharné, son charisme sexuel, et sa triste solitude existentielle⁷ », il semble être une synthèse parfaite de la figure de l'enquêteur officiel et celle du détective privé.

Pour Freedman la *weird* — le registre typique de Miéville — est fondamentalement « inflationnaire », car le genre a tendance à suggérer que l'univers de l'histoire est plus riche, plus grand, plus complexe, plus surprenant, plus étrange qu'il ne semble l'être au départ. Cette position peut être complétée par la théorie critique d'un genre apparenté, celui de la science-fiction, telle qu'elle est formulée par Darko Suvin, qui considère que la structure de ces narrations est souvent sous forme de spirale, car l'intrigue déclenche des changements irréversibles et significatifs dans l'univers de la fiction⁸. On peut considérer la naissance du genre arrive avec le *Frankenstein* de Mary Shelley (1818) — à l'aube de la révolution industrielle et d'une nouvelle ère de changements rapides et violents — et

⁵ Cf. CARL FREEDMAN, *Art and Idea in the Novels of China Miéville*, Cantenbury, Glyphi, 2015, p. 89.

⁶ Dans la traduction française de l'ouvrage, la « zone tramée » représente la zone d'intersection entre Beszel et Ul Qoma, tandis que la « zone plénière » est une zone non partagée par les deux villes.

⁷ C. FREEDMAN, *Art and Idea...*, *op. cit.*, p. 92.

⁸ Cf. DARKO SUVIN, *Metamorphoses of Science-fiction. On the Poetics and History of a Literary Genre*, New Haven, London, Yale University Press, 1979, p. 79.

bien qu'on ait tendance à l'associer d'abord avec la figure du "gadget", de la machine ou de la science, son essence réelle serait sa capacité à conceptualiser le changement, et à pousser son lectorat à se penser par rapport à et à l'intérieur d'un environnement déstabilisant et en mutation perpétuelle. Michaela Keck affirme qu'une des qualités centrales de la *weird* est son intention de subvertir et déstabiliser les ordres ontologiques généralement acceptés⁹. Freedman, lui, parle ouvertement du potentiel politique de l'ensemble du registre fantastique — d'une incitation explicite au changement — car ces textes prônent souvent le déséquilibre, chantent la révolution et « créent des opportunités spéciales pour ce qu'Ernst Bloch appelle la fonction utopique de l'art en montrant qu'un monde au-delà de la privation et de la violence de l'actuel est non seulement concevable mais aussi concrètement imaginable¹⁰ ».

À l'opposé de cette posture on retrouve le polar, qui tend à être « déflationnaire », à montrer que le monde est plus simple, plus banal et plus stable qu'il ne le semble au départ. Si on pense au cliché "le colonel Moutarde l'a fait", la résolution du meurtre dans le *whodunit* nous révèle le plus souvent des raisons parmi les plus ordinaires, les plus familières, les plus mesquines ou les plus humaines¹¹. Bien que les protagonistes soient d'abord face à des énigmes « apparemment irrationnelles et inexplicables, le roman policier a toujours offert une explication rationnelle et plausible, même dans les plus perplexes chaînes d'événements¹² ». Selon George Grella, ces fictions connurent leur plus grande gloire dans les années 1920-1930 au Royaume-Uni, pendant une période de profonde précarité et instabilité : « Dans sa forme profondément Anglaise, [...] le roman policier démontre peut-être le dernier lieu où les mœurs, présomptions et méthodes britanniques, traditionnelles et raffinées triomphent dans le roman du XX^e siècle¹³ ». Durant cette époque trouble, ces « thrillers de manières¹⁴ », dans lesquelles le moindre défaut de filiation, de goût ou de conduite, donc de variation du comportement humain par rapport aux règles prescrites par l'aristocratie britannique, se traduit en un indice important — voire accablant — agissaient eux-aussi comme un remède contre une réalité trop violente et changeante. C'est pour cela que lorsque le meurtre menace le calme social, le rôle du détective n'est pas de punir le coupable,

⁹ Cf. JULIUS GREVE et FLORIAN ZAPPE (éds.), *Spaces and Fictions of the Weird and the Fantastic : Ecologies, Geographies, Oddities*, London, Palgrave Macmillan, 2019, p. 6

¹⁰ C. FREEDMAN, *Art and Idea...*, op. cit., p. 86.

¹¹ Cf. *ibid.*, p. 86-87.

¹² GEORGE GRELLA, « Murder and Manners : The Formal Detective Novel », dans *NOVEL : A Forum on Fiction*, vol. 4, n° 1, 1970, p. 47.

¹³ *Ibid.*

¹⁴ *Ibid.*, p. 34.

mais de rétablir l'ordre et d'expulser le délinquant qui a enfreint non seulement les lois, mais surtout les normes. Rafael Nudelman soutient cette hypothèse et considère que les polars sont souvent conçus comme des histoires circulaires, la résolution signalant le retour de l'univers à son ordre et équilibre précédents¹⁵.

Malgré ces principes apparemment opposés, certains liens structurels entre la *weird*, la science-fiction (ou la *fantasy* en général) et les polars peuvent être esquissés. Par exemple, Darko Suvin et Edward James affirment que ces genres se lisent plus ou moins de la même manière. C'est à partir de quelques indices que les lecteurs doivent reconstruire petit à petit le monde que l'auteur leur propose¹⁶. Ceux-ci doivent jouer le rôle du détective, garder leurs yeux grands ouverts pour le moindre indice laissé par l'auteur, et évaluer chaque détail attentivement¹⁷. Dans le polar le but est de trouver le criminel, tandis qu'en science-fiction il s'agit de déchiffrer le monde imaginaire de l'auteur¹⁸. La particularité — la difficulté — de *The City & the City* est qu'il faut effectuer ces deux opérations simultanément : décoder la ville en même temps que le meurtre. Cet article se donne donc comme mission de cartographier à la fois le jeu de frontières entre Beszel et Ul Qoma, mais également celui des tensions « infla-déflationnaires » que Miéville déclenche à la lisière des genres.

1. Un urbanisme « inflationnaire » : la folle logique des frontières

Nous commencerons par parler des villes de Beszel et Ul Qoma, et non pas du meurtre qui est au cœur de l'intrigue du roman, car Miéville lui-même avoue avoir d'abord soigneusement construit mentalement ces deux villes-états, puis testé plusieurs genres qui lui auraient permis d'exposer au mieux ces géographies particulières¹⁹. Suivre le parcours de l'enquête menée par l'inspecteur besz²⁰ Tyador Borlú est avant tout une

¹⁵ Cf. RAFAEL NUDELMAN, « An Approach to the Structure of Le Guin's SF », dans *Science Fiction Studies*, vol. 2, n° 7, 1975, p. 240-250, cité dans DARKO SUVIN, *Metamorphoses of Science Fiction...*, *op. cit.*, p. 79.

¹⁶ Cf. *ibid.*

¹⁷ Cf. EDWARD JAMES, *Science Fiction in the XXth Century*, Oxford and New York, Oxford University Press, 1994, p. 116.

¹⁸ Cf. *ibid.*, p. 120-121.

¹⁹ Cf. GEOFF MANAUGH et CHINA MIÉVILLE, « Unsolving the City : An Interview with China Miéville », dans *BLDGBLOG*, 1^{er} mars 2011 : <<http://www.bldgblog.com/2011/03/unsolving-the-city-an-interview-with-china-mieville/>>. [Consulté le : 13/07/2016]

²⁰ Besz, habitant de Beszel. Ulqoman, habitant d'Ul Qoma.

manière de réfléchir à la notion de frontière étatique. Pour Miéville — docteur en droit international²¹ — toute frontière est absurde :

Tu prends une ligne ici, une ligne infiniment fine et un centimètre de ce côté de la ligne tu es quelque part et un centimètre de l'autre côté, tu es dans un lieu complètement différent et tout est différent. La loi est différente. Une action, pour laquelle tu vas en prison d'un côté, n'aura pas cette conséquence deux centimètres à gauche. C'est complètement absurde, mais : c'est aussi une absurdité très réelle²².

L'écrivain pose ainsi la question suivante : que se passerait-il si cette frontière était plutôt une membrane laissant les territoires et les citoyennetés se chevaucher. Quelles lois pourraient tenir ces lieux en place ? Quelles mœurs, quels tabous ? L'expérimentation littéraire qu'il propose à Beszel et Ul Qoma repose sur une distorsion permanente et collective de la perception de l'espace : y vivre implique d'être capable d'*éviser*²³ — ne pas observer les éléments de la ville voisine — ou même *inouïr*²⁴ — ne pas l'entendre — depuis le plus jeune âge :

Chez les gamins besz (et sans doute les ulqomans), la petite enfance consiste en un apprentissage intensif d'indices. Nous comprenons très vite quel style d'habillement et quelle couleur relèvent du permmissible, quelles sont les bonnes façons de marcher et de se tenir. Avant même notre huitième année, la plupart d'entre nous savent déjà éviter les ruptures embarrassantes, même si une certaine licence est bien sûr accordée aux gosses dès lors qu'ils sont dans la rue²⁵.

Il existe des endroits non tramés, mais où Beszel se trouve interrompue par un brin d'Ul Qoma. Gamins, nous nous employions, assidus, à éviser Ul Qoma, ainsi que nos parents et enseignants nous y avaient perpétuellement entraînés [...]. On jetait des cailloux à travers l'altérité, effectuait de longs contournements dans Beszel pour les ramasser, en débattant de si nous avions fauté. La Rupture ne se manifestait jamais, bien sûr. On faisait de même avec les lézards autochtones. Ils étaient morts chaque fois qu'on les récupérait, et on disait que c'était ce petit trajet en l'air via Ul Qoma qui les avait tués, alors que ç'aurait aussi bien pu être l'atterrissage²⁶.

²¹ Cf. CHINA MIÉVILLE, *Between Equal Rights : A Marxist Theory of International Law*, Leiden and Boston, Brill, 2005.

²² LARS SCHMEINK et CHINA MIÉVILLE, « On the Look-Out for a New Urban Uncanny », dans *Extrapolation*, n° 55, 2014, p. 29.

²³ Dans la traduction française, « éviser » (*unsee*) signifie toute action consistant à ne pas voir les éléments de l'autre cité. Miéville souligne le fait qu'il y a une distinction entre « éviser » et « ne pas voir ».

²⁴ Dans la traduction française, « inouïr » (*unhear*) signifie toute action consistant à ne pas entendre un bruit provenant de l'autre cité.

²⁵ CHINA MIÉVILLE, *The City & the City* [2009], Paris, Fleuve éditions, 2011, p. 114.

²⁶ C. MIÉVILLE, *The City & the City*, *op. cit.*, p. 121-122.

En plus des signes distinctifs qui se rattachent au corps, l'urbanisme est lui aussi plein de repères visuels qui rendent plausible l'idée qu'un habitant puisse se situer en un regard et à tout moment d'un côté ou de l'autre de la frontière : une ville est plus haute que l'autre²⁷ ; les maisons typiques de Beszel, baroques et poussiéreuses — révélatrices de l'économie chancelante de la ville — se trouvent souvent juxtaposées à côté du bâtiment d'une *start-up* prospère d'Ul Qoma, couvert de la tête au pied de verre ; les jardins *besz* sont envahis par la traditionnelle et pittoresque *buddléia*, tandis que chez leurs voisins elle est considérée comme une mauvaise herbe et se voit coupée en un plan vertical net le long de la frontière²⁸ ; chaque ville a sa propre palette de couleurs autorisées — le bleu de Beszel étant par exemple illégal à Ul Qoma²⁹. Toutefois ces codes spatiaux sont parfois difficiles à observer, comme dans le quartier d'Ul Qomatown :

Vu les couleurs et la graphie spécifiques des vitrines, la conformation des façades, les visiteurs qui la découvriraient se croyaient chaque fois à Ul Qoma et se hâtaient ostensiblement de se détourner [...]. Pourtant, un regard plus sûr, plus expérimenté, remarquera l'aspect kitsch trop poussé de l'architecture des immeubles, sortes d'autoparodies tassées, ou leurs parements bleu Beszel [...]. Ce bâti-là est local³⁰.

D'un point de vue historique la situation est également complexe car les allégeances politiques des deux villes furent souvent opposées, comme par exemple leur soutien de deux blocs adverses pendant la deuxième guerre mondiale³¹. Néanmoins, l'action du roman se déroule de nos jours et les relations entre les deux villes-états sont au moins cordiales. Lorsque Borlú évoque les langues de ces peuples, on découvre qu'elles partagent une même racine, mais leur sonorité contemporaine ne se ressemble plus. À l'écrit, l'une s'exprime à travers l'alphabet cyrillique, l'autre emploie depuis peu le script roman³². D'ailleurs, cela ne servirait à rien qu'ils puissent se comprendre : « En traversant lentement des secteurs bondés (mais pas à Beszel), je me suis senti oppressé par des gens qui n'étaient pas dans ma ville³³ » ; « Leurs voix me parvenaient étouffées, bruits de fond dénués de sens. Cette atténuation auditive intervient après des années d'assiduité *besz*³⁴ ».

²⁷ Cf. *ibid.*, p. 48.

²⁸ Cf. *ibid.*, p. 79-80.

²⁹ Cf. *ibid.*, p. 95.

³⁰ *Ibid.*, p. 94-95.

³¹ Cf. *ibid.*, p. 60.

³² Cf. *ibid.*, p. 75.

³³ *Ibid.*, p. 67.

³⁴ *Ibid.*, p. 81.

Il est important de clarifier le fait qu'il n'est pas interdit de voir l'autre ville lorsque on emprunte le chemin officiel : il faut pour cela passer par la douane située au centre de deux quartiers historiques, là où trône leur seul bâtiment commun, l'Unicipe³⁵. En revanche, toute transgression illégale de la frontière — même sensorielle — tout regard intentionnel chez son voisin étranger, tout pas intentionnellement mis sur le territoire de l'autre, tout accident de la vie qui commence d'un côté et se termine de l'autre, est géré ou sanctionné par un tiers, un organisme à la réputation inquiétante portant le nom de Rupture. Occupant les interstices ou les zones grises — là où l'on peut douter de l'appartenance d'un endroit ou d'un habit à Beszél ou à Ul Qoma — Rupture est le dernier ressort pour garder le *statu quo* en place :

La Rupture dispose de pouvoirs que le commun des mortels tel que nous a du mal à imaginer, mais sa mission est d'une précision absolue : elle ne porte pas sur le passage d'une ville à l'autre *per se*, même en cas de trafic illicite. C'est la méthode employée pour passer qui compte. Jetez du feld, de la cocaïne ou des armes par votre fenêtre besz qui flanque une cour tramée, de manière à ce qu'ils atterrissent dans un jardin ulqoman pour que votre contact les récupère, c'est bien là une rupture, et la Rupture vous aura — idem si vous jetez du pain ou des plumes. Mais dérobez une tête nucléaire, transportez-la secrètement tout en traversant l'Unicipe, *en franchissant la frontière au check-point officiel où les villes se rencontrent...* Un tel acte inclut des nombreux délits, mais la rupture n'en fait pas partie³⁶.

Pour Miéville, l'étrange logique politique des frontières dans *The City & the City* n'est qu'une « assez légère exagération et extrapolation de la vie réelle, tant en termes de psychologie et de politique³⁷ ». Si on pense aux exemples de vraies villes divisées comme Berlin, Belfast, Jérusalem, Nicosia, on peut se demander si l'étiquette de la *weird* ou de la science-fiction peut réellement être appliquée à ce livre, ou s'il s'agit de ce que Edward James appelle « un roman mimétique³⁸ », qui porte simplement sur la « vraie » vie. Dans son entretien avec l'écrivain, Geoff Manaugh³⁹ cite un exemple similaire à ses deux villes siamoises : la commune belge Baarle-Hertog et sa jumelle néerlandaise Baarle-Nassau⁴⁰. Cette

³⁵ Dans la version anglaise, ce bâtiment est intitulé « Copula Hall ».

³⁶ C. MIÉVILLE, *The City & the City*, *op. cit.*, p. 181, italique ajouté.

³⁷ L. SCHMEINK et C. MIÉVILLE, « On the Look-Out for a New Urban Uncanny », *op. cit.*, p. 30.

³⁸ E. JAMES, *Science Fiction...*, *op. cit.*, p. 121.

³⁹ Cf. G. MANAUGH et C. MIÉVILLE, « Unsolving the City... », *op. cit.*

⁴⁰ Cf. BRENDAN WHYTE, « En territoire belge et à quarante centimètres de la frontière ». *An Historical and Documentary Study of the Belgian and Dutch Enclaves of Baarle-Hertog and Baarle-Nassau*, Melbourne, School of Anthropology, Geography and Environmental Studies, University of Melbourne, « SAGES Research Papers », 2004.

excentricité territoriale est née il y a plus de 800 ans — autour de 1198⁴¹ — lorsque la région fut découpée entre Godfrey, le lord de Breda et Henry, le comte de Louvain. Brendan Whyte raconte sa genèse : « en donnant davantage de terres et de population à Godfrey, Henry a explicitement gardé certains vassaux sous son contrôle direct. D'une manière ou d'une autre, la juridiction sur ces hommes s'est traduite en une juridiction sur les parcelles de terre, probablement les terres habitées ou cultivées par ces vassaux conservés⁴² ».

Depuis, de nombreuses tentatives de résolution plus nette de cette frontière chaotique ont été entreprises. Presque toutes ont échoué — même Napoléon n'a pu parvenir à une solution⁴³ — et ce n'est qu'au 31 octobre 1995, soit 797 années après leur naissance et 152 années après la création de la frontière belgo-néerlandaise moderne, qu'un accord définitif a été établi entre les deux pays pour simplement définir fermement leurs limites ambiguës. À ce jour, ce petit territoire accueille ainsi 23 enclaves⁴⁴, la majorité étant belges, et 7 contre-enclaves (des enclaves dans des enclaves) appartenant aux Pays-Bas. À l'image de leurs homologues fictifs Beszel et Ul Qoma, Baarle-Hertog et Baarle-Nassau se sont retrouvés eux aussi dans des situations délicates pendant les deux guerres mondiales. Par exemple, entre 1914 et 1918 lors de l'invasion de la Belgique, les seuls territoires libres du pays étaient le sud-ouest de la Flandre et ces miettes cachées derrière la frontière des Pays-Bas neutres. Baarle-Hertog est ainsi devenu le siège idéal pour une résistance tenace contre l'occupation, un nœud important dans la livraison clandestine de lettres entre la Belgique occupée et la Belgique libre, ainsi que l'endroit parfait pour installer en secret un radio-télégraphe censé espionner les communications allemandes⁴⁵. Dans les années 1970 d'autres types d'opportunités frontalières sont découvertes, quand le néerlandais Hendrik Jacobus Owel fonde la banque *Femisbank* dans un bâtiment situé sur la limite entre les deux Baarle :

L'histoire dit que lorsque le bâtiment était une banque hollandaise, les officiers de l'administration fiscale ne pouvaient pas accéder aux coffres, qui étaient en Belgique, car le seul accès se faisait derrière les comptoirs dans une zone néerlandaise. Pareillement, les officiels néerlandais ne pouvaient non plus y aller car les coffres étaient belges. Des rumeurs sont apparues sur des

⁴¹ Cf. *ibid.*, p. 7.

⁴² *Ibid.*, p. 8.

⁴³ Cf. *ibid.*, p. 18-19.

⁴⁴ Cf. *ibid.*, p. 1-2.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 28-33.

chambres fortes et des gains mal acquis néerlandais qui ne pouvaient pas être taxés par aucune de deux pays⁴⁶.

Les officiels des deux pays ont dû surmonter de nombreuses difficultés de juridiction territoriale, et après quelques procès Owel fut condamné. Les arrangements particuliers mis en place à Baarle ont servi de cas d'étude au premier ministre israélien Benjamin Netanyahu, qui cherchait à les utiliser comme précédent afin de pouvoir garder sous contrôle israélien les colons de Cisjordanie dans l'éventualité qu'un état palestinien soit déclaré et reconnu⁴⁷. En dehors de cet exemple ponctuel, d'autres parallèles entre la fiction et la réalité sont possibles : ne sommes-nous pas aussi aveugles au quotidien par rapport aux sans-abris, aux immigrés ? Miéville soutient qu'« [il] y a des milliers de villes-divisées dans le monde. D'un millier de façons différentes...⁴⁸ », tout en avouant qu'il a pris un grand plaisir à jouer avec son lectorat — notamment celui habitué à son travail — qui s'attendait peut-être à tout moment à ce que le texte glisse vers des notions de mondes multiples et de physique quantique, voire de portes secrètes et de tunnels magiques. L'écrivain a néanmoins tenu le cap et nous a livré un rare exemple de "soft" science-fiction. Il ne s'agit toutefois pas d'un roman scientifiquement incorrect, contrairement au très rigoureux sous-genre *hard SF* (SF dure) où l'inexactitude scientifique détectable a valeur de défaut littéraire majeur, mais d'une exploration dans les sciences sociales dites « douces », comme l'anthropologie, la sociologie ou la psychologie extrapolées à un degré « légèrement grotesque⁴⁹ ».

Quoi qu'il en soit, pour Carl Freedman le cœur du roman est éminemment politique et « inflationnaire », résidant dans sa préoccupation à révéler la « puissance démente du nationalisme pathologique⁵⁰ ». À ses yeux, *The City & the City* attaque de front le nationalisme xénophobe, en dessinant une situation extrême où une population « chimiquement pure⁵¹ » — c'est-à-dire sans grande variété du point de vue ethnique, religieux ou politique, ni même spatial — peut être poussée à construire et à perpétuellement soigner une idée purement psychologique de différence, de séparation et de rejet assumé d'un autre.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 44.

⁴⁷ Cf. TOI STAFF, « Netanyahu Looks to Belgium-Holland Border for Settlement Solution », dans *Times of Israel*, 9 mars 2014 : < <https://www.timesofisrael.com/netanyahu-looks-to-belgium-holland-border-for-settlement-solution/> >. [Consulté le : 15/12/2017]

⁴⁸ L. SCHMEINK et C. MIÉVILLE, « On the Look-Out for a New Urban Uncanny », *op. cit.*, p. 30.

⁴⁹ DAVID NAIMON et CHINA MIÉVILLE, « A Conversation with China Miéville », dans *The Missouri Review*, vol. 34, n° 4, 2011, p. 58.

⁵⁰ C. FREEDMAN, *Art and Idea...*, *op. cit.*, p. 97.

⁵¹ *Ibid.*, p. 96.

Le décodage de ces deux villes siamoises devient ainsi le dispositif ludique à travers lequel les lecteurs découvriraient l'absurdité et le vide inhérent des oppositions nationalistes⁵².

En outre, il faut savoir que l'œuvre de Miéville perd dernièrement petit à petit son étiquette de *weird*, et se rapproche de plus en plus d'une nouvelle catégorie, plus ouvertement politisée : la fantaisie radicale. Le terme est défini par William Burling comme un art représentatif du postmodernisme tardif⁵³ (post-1990), qui a comme centre d'intérêt la posture du militant (collectif) en quête d'une justice sociale progressiste et de l'égalité économique⁵⁴. Descendant direct de l'utopie, ce registre « provocateur, non-conventionnel et politiquement radical⁵⁵ » favoriserait l'innovation et l'organisation des individus en acteurs collectifs, afin d'ouvrir des chemins vers la possibilité du meilleur, quoique dans un futur indéterminé et imprévisible⁵⁶. De nombreux académiciens valident l'hypothèse selon laquelle l'entièreté de l'œuvre de Miéville encouragerait des interprétations politiques, notamment à travers le filtre de la théorie sociale marxiste⁵⁷. Peter Cowley et Barbara Hanna notent que « la présence paratextuelle de l'activisme propre de Miéville, ses publications académiques sur le Marxisme, ses écrits critiques sur la politique et la “fantasy” [...] et les lectures politiques stimulantes de ses autres romans » semblent soutenir l'idée que *The City & the City* « devrait être une allégorie d'injustice sociale⁵⁸ ».

2. Une « déflation » anti-unioniste

Cependant, le côté polar du roman complique ou relativise cette lecture politisée. Au départ, lorsque l'intrigue n'était qu'une courte histoire fantastique, Miéville pensait que ses personnages

⁵² Cf. *ibid.*

⁵³ Burling considère que le postmodernisme tardif est né après 1990, lors d'une vague de sauts exponentiels dans les technologies de communication et celles de la biologie — notamment l'accès en masse à l'internet et le développement des recherches sur le génome humain — qui ont fondamentalement changé les dynamiques sociales. Dans ce contexte la fantaisie radicale est une toute nouvelle forme du genre *fantasy* qui répond aux développements historiques du capitalisme global à la fin du siècle. Cf. WILLIAM BURLING, « Periodizing the Postmodern : China Miéville's *Perdido Street Station* and the Dynamics of Radical Fantasy », dans *Extrapolation*, vol. 50, n° 2, 2009, p. 326.

⁵⁴ Cf. *ibid.*, p. 337.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 339.

⁵⁶ Cf. *ibid.*, p. 332.

⁵⁷ Cf. PETER COWLEY et BARBARA HANNA, « Breach of Contact : An Intercultural Reading of China Miéville's *The City & the City* », dans *Portal. Journal of Multidisciplinary International Studies*, vol. 11, n° 2, 2014, p. 1-23 ; C. FREEDMAN, *Art and Idea...*, *op. cit.*, p. 99.

⁵⁸ P. COWLEY et B. HANNA, « Breach of Contact... », *op. cit.*, p. 5, italique dans le texte.

n'appartiendraient pas à la même espèce : « Il s'agissait essentiellement d'une exagération de la manière dont les humains et les rats vivaient à Londres, ou quelque chose de similaire. Mais, assez rapidement, cela a changé, et j'ai commencé à penser à rendre [l'histoire] simplement humaine⁵⁹ ». Le résultat est une intrigue classique pour des romans policiers trans-juridictionnels : l'inspecteur *besz* Tyodor Borlú doit investiguer le meurtre d'une jeune doctorante en archéologie, la canadienne Mahalia Geary, lorsque son corps dénudé est trouvé sur un terrain vague de la ville. « Jeune fille morte — c'est toujours la même histoire, n'est-ce pas ?⁶⁰ », dit Lizbyet Corwi, policière débutante dans une des premières scènes de l'adaptation du roman pour la télévision en 2018. « Sauf que ce n'est pas le cas⁶¹ », répond sèchement Borlú.

Le cas pousse à l'extrême la logique de frontières de Beszel et Ul Qoma. La victime est vue pour la dernière fois à Ul Qoma et il n'y a au départ aucune trace de son passage légal de la frontière entre les deux villes-états. Son corps a-t-il été illégalement jeté de l'autre côté de la frontière ? « Ça aurait été courir un risque énorme pour le ou les assassins⁶² ». Rupture n'assumant pas la juridiction de ce cas, Borlú n'a d'autre choix que de renouveler son visa⁶³, et poursuivre son enquête à Ul Qoma. À cette occasion, la jeune Corwi se voit remplacée par le lieutenant ulqoman Qssim Dhatt, plus expérimenté. Dans un entretien avec David Naimon, Miéville affirme que pour lui le genre n'est pas un ensemble de « règles » mais plutôt des « protocoles », des traditions et des thèmes⁶⁴ : « c'est un peu cliché — mais le truc c'est de connaître les règles et de leur obéir avant de les enfreindre⁶⁵ ». Dans *The City & the City*, ce changement de partenaire lui offre la possibilité de varier l'écriture en suivant les tropes de différents types de polar : « Dans les parties une et deux, ça va d'un détective las du monde et son jeune acolyte à deux partenaires mal assortis qui finissent par avoir du respect l'un pour l'autre⁶⁶ ». Si le point culminant du roman marque la transition vers le dernier tiers du roman

⁵⁹ G. MANAUGH et C. MIÉVILLE, « Unsolving the City... », *op. cit.*

⁶⁰ TOM SHACKLAND (réal.) et TONY GRISONI (scén.), *The City & the City*, épisode 1 : « Beszel », BBC, 6 avril 2018.

⁶¹ *Ibid.*

⁶² C. MIÉVILLE, *The City & the City*, *op. cit.*, p. 33.

⁶³ Pour cela, il est obligé de faire un cours accéléré d'orientation « qui se consacrait pour l'essentiel à aider les *Besz* à franchir le cap potentiellement traumatique qui consistait à se retrouver pour de bon à Ul Qoma, à éviser tous nos alentours familiers où [ils vivaient] le reste du temps ». Cf. *ibid.*, p. 211.

⁶⁴ Cf. D. NAIMON et C. MIÉVILLE, « A Conversation with China Miéville », *op. cit.*, p. 62.

⁶⁵ Transcription d'un entretien donné par China Miéville à un festival d'écriture en 2007. Cf. « China Miéville on Novel Structure for Beginners », 7 août 2013, <https://www.reddit.com/r/writing/comments/1jvjd7/china_mievill_on_novel_structure_for_beginners/>. [Consulté le : 1/02/2020]

⁶⁶ G. MANAUGH et C. MIÉVILLE, « Unsolving the City... », *op. cit.*

— conçu cette fois-ci comme un thriller de conspiration — il ne porte pas sur la découverte sensationnelle du meurtrier de Mahalia. À la place, après 336 pages d'exposition où tous les personnages respectent à la lettre les rigueurs frontalières de Beszel et Ul Qoma, lors de l'apogée d'une course pendant laquelle l'inspecteur Borlú poursuit un autre criminel — qui se trouve malheureusement à côté de lui, et en même temps dans un autre pays — l'impensable survient :

[J'ai] vu un homme pressé [...]. J'ai d'abord cru qu'il s'agissait du tireur, puis le contraire, et pourtant, si [...]. L'homme avait dû entendre mes pas. Je me trouvais à quelques dizaines de mètres de lui quand il s'est retourné [...]. Il s'est mis à courir [...]. Il allait vite. Plus vite que moi, maintenant. Il trottait à la manière d'un soldat. La distance qui nous séparait s'est accrue [...]. Tout cela n'était pas, ne pouvait être, une poursuite. Nous n'étions que deux accélérations. Nous courions, lui dans sa ville, moi pétri de colère, tout près derrière lui, dans la mienne [...]. Puis il a posé le pied dans un espace où nul situé à Ul Qoma ne pouvait s'aventurer. J'ai brandi le pistolet, j'ai tiré. Je l'ai atteint au thorax. J'ai vu son étonnement alors qu'il tombait. Des hurlements se sont élevés, d'abord suite à ce coup de feu et ensuite, devant ce cadavre, ce sang — puis enfin, presque aussitôt parmi tous ceux qui avaient assisté à la scène, à cause de la forme de transgression terrible que cela représentait. — Rupture. — Rupture⁶⁷.

Après avoir poussé son protagoniste à la dissidence, dans la troisième partie du roman Miéville nous montre que si on rompt⁶⁸ « plus qu'un très bref instant [...] [i]l est impossible de revenir, après⁶⁹ ». Mais lorsqu'on est détective, on acquiert un ensemble de « connaissances spécialisées⁷⁰ » de la ville, qui peuvent s'avérer utiles à Rupture. Borlú fait alors un choix classique dans les polars : entretenir à son tour « la peau qui maintient l'ordre⁷¹ » et veiller à l'équilibre de cet univers, joindre Rupture. Cette décision de perpétuer le *statu quo*, concluant l'arc narratif du protagoniste, pousse Peter Cowley et Barbara Hanna à proposer une interprétation qu'on pourrait cataloguer de « déflationniste » de ladite « allégorie d'injustice sociale⁷² » du texte. Ils remarquent que si pour la majorité des personnages qui habitent à Beszel et Ul Qoma « la séparation des villes est absolue, incontestée, un principe fondamental de la vie⁷³ », les lecteurs et les critiques eux sont des unionistes acharnés — souhaitant

⁶⁷ C. MIÉVILLE, *The City & the City*, *op. cit.*, p. 366-369.

⁶⁸ « Rompre » (« to breach ») constitue tout acte ou situation délictuelle pouvant être accidentelle et impliquant un franchissement de la barrière immatérielle entre les deux cités. Le terme « rupture » désigne les forces de police mandatées pour punir/gérer tout délit.

⁶⁹ C. MIÉVILLE, *The City & the City*, *op. cit.*, p. 476.

⁷⁰ G. MANAUGH et C. MIÉVILLE, « Unsolving the City... », *op. cit.*

⁷¹ C. MIÉVILLE, *The City & the City*, *op. cit.*, p. 479.

⁷² P. COWLEY et B. HANNA, « Breach of Contact... », *op. cit.*, p. 5.

⁷³ *Ibid.*, p. 4.

l'union des deux territoires — voyant le roman comme une « parabole des maux de la ségrégation », ou un appel à l'interdisciplinarité. De leur point de vue « la ville est, ou devrait être, une⁷⁴ ». Selon Freedman, « Miéville lui-même serait certainement un unioniste s'il vivait à Beszel ou Ul Qoma⁷⁵ ». Pour Cowley et Hanna cet appel à l'hybridité culturelle ignore une autre équation, fortement présente dans le roman : « l'addition de deux villes doit donner [naissance à] une troisième⁷⁶ ». L'enquête du meurtre tourne d'ailleurs longuement autour du mythe d'Orciny, une troisième ville supposément cachée dans les zones grises entre les deux patries :

Orciny est la cité secrète. Celle qui a le pouvoir [...]. Peuplée de seigneurs imaginaires, exilés, peut-être, qui se livraient dans la plupart des récits, à des machinations, et qui tiraient toutes les ficelles, régnant avec une poigne subtile et absolue. C'était à Orciny que vivait les Illuminati. Quelque chose de cette eau⁷⁷.

Les premiers indices laissent Borlú penser que Mahalia Geary aurait découvert des preuves que cette fable pour enfants était en fait bien réelle. Si Orciny existait, elle serait un élément extrêmement perturbateur dans l'univers du roman, modifiant fondamentalement notre compréhension sur le fonctionnement des villes et la distribution du pouvoir, et changeant pour Borlú le concept même de réalité. La structure de l'intrigue deviendrait — dans les mots de Darko Suvin — une spirale. Cependant, cette théorie tombe à l'eau. Le coupable est effet un autre académicien canadien, le professeur David Bowden qui, dans sa jeunesse, avait commis un suicide professionnel en publiant une thèse sur l'existence d'Orciny, ce qui le poussa à monter un réseau de trafic international de faux artefacts archéologiques sensés prouver sa théorie. Après s'être empêtrée par inadvertance dans cette affaire, Mahalia Geary se fait donc tuer parce qu'elle se rend compte — malgré ses premières découvertes — qu'Orciny n'existe pas. Ce lieu fantasmé tout au long du roman redevient une simple histoire pour enfants, et le mobile du crime se révèle être “banal” : protéger une activité commerciale illégale. Pour le grand étonnement de ses lecteurs, la structure en spirale de l'intrigue s'effondre pour devenir circulaire.

Par ailleurs, l'idée de crime dans le milieu académique revient de manière récurrente dans la prose de Miéville, comme Ben De Bruyn le

⁷⁴ *Ibid.*, p. 6.

⁷⁵ C. FREEDMAN, *Art and Idea...*, *op. cit.*, p. 97.

⁷⁶ P. COWLEY et B. HANNA, « Breach of Contact... », *op. cit.*, p. 6.

⁷⁷ C. MIÉVILLE, *The City & the City*, *op. cit.*, p. 89-90.

remarque « dans ces romans, le représentant officiel de l’université s’avère souvent être insidieux [...]. Dans ces romans ce n’est pas [le colonel Moutarde], mais le *professeur* qui l’a fait⁷⁸ ». En plus d’être un polar ou un exemple de *weird/fantaisie radicale*, *The City & the City* serait aussi un roman de campus. Docteur en droit international et professeur d’écriture créative, Miéville fait bien partie du milieu universitaire. Cependant, pour De Bruyn son écriture critique systématiquement l’idée de l’université comme bastion de l’élitisme culturel, trop souvent lieu d’une bureaucratie conservatrice pleine d’« aboiements didactiques⁷⁹ ». Dans ses romans fantastiques comme *Perdido Street Station* (2000), *Kraken* (2010), ou *Railsea* (2012) Miéville met en scène et semble apprécier d’avantage les approches plus progressistes et pluralistes de l’enseignement supérieur, où les recherches les plus intéressantes sont celles qui ont lieu à l’extérieur du système officiel⁸⁰. En revanche, dans *The City & the City* les théories en marge — celles qui menacent le système — s’avèrent être fausses. Si la fin de l’enquête signale l’écartement d’un danger d’origine “académique” et le rétablissement de l’équilibre interne entre les deux villes siamoises, cela n’aurait pas été possible sans que Borlú devienne membre de Rupture. Pour Cowley et Hanna, c’est dans ce lieu commun, élémentaire, stérile et non-architectural — ce « vide rempli de flics courroucés⁸¹ » — qu’on retrouve le troisième maillon de la chaîne.

Si nous adhérons à leur lecture selon laquelle Miéville ne poursuit ici pas un but unioniste, nous pouvons tenter de dresser un lien entre Rupture, cet organisme mystérieux, et la thèse de doctorat de l’écrivain intitulée *Between Equal Rights: A Marxist Theory of International Law* (2005)⁸². Construite à partir du premier livre du *Capital* de Karl Marx — entre droits égaux la force décide — en passant par le travail du théoricien du droit soviétique Evgeny Pashukanis, Miéville observe dans sa thèse que la différence principale entre le droit étatique et le droit international est l’absence dans ce dernier d’un appareil coercitif. Freedman résume ce point en demandant « comment peut-il y avoir une loi sans aucun régime spécialisé (supposément impartial) d’application de la loi ?⁸³ ». À en croire cette interprétation, le droit international n’existe pas. Selon une lecture neo-marxiste, Miéville essaie de démontrer que dans un contexte capitaliste — construit sur des principes impérialistes

⁷⁸ BEN DE BRUYN, « “You should be teaching”. Creative Writing and Extramural Academics in *Perdido Street Station* and *Embassytown* », dans CAROLINE EDWARDS et TONY VENEZIA (éds.), *China Miéville: Critical Essays*, Cantenbury, Glyphi, 2015, p. 168.

⁷⁹ *Ibid.*

⁸⁰ Cf. *ibid.*, p. 168-169.

⁸¹ C. MIÉVILLE, *The City & the City*, *op. cit.*, 384.

⁸² Cf. C. MIÉVILLE, *Between Equal Rights*, *op. cit.*

⁸³ C. FREEDMAN, *Art and Idea*, *op. cit.*, p. 155.

de guerre, violence, domination et développement inégal — droit international veut en réalité dire coercition internationale⁸⁴. En ce sens, Beszel, Ul Qoma et Rupture pourraient représenter la simulation d'un système légal alternatif qui adresse notre dysfonctionnement actuel : « Personne n'aime Rupture, mais avant Rupture, il n'y avait que du sang⁸⁵ ». L'étrange urbanisme des deux villes ne serait plus la représentation physique des politiques xénophobes, injustices sociales, ou du développement inégal alimenté par un capitalisme sauvage, où dans l'absence d'un organisme impartial et régulateur, le plus fort exploite ou impose l'abolition de la différence. Cet état siamois serait en fait l'avatar d'un monde où la neutralité totale de Rupture permet de travailler la rencontre entre des cultures plutôt en termes d'imbrication que d'assimilation, nous poussant à être ensemble et égaux tout en étant différents.

Malgré toutes les possibles interprétations « infla- » ou « déflationnaires » présentées dans cet article, Miéville affirme qu'il ne faut pas chercher une règle maîtresse à appliquer sur ses textes afin de les résoudre ; l'allégorie ne l'intéresse pas, car elle présuppose qu'il n'y a qu'une seule lecture correcte à trouver et préfère l'instabilité de la métaphore qui ouvre vers des pistes multiples, volontaires ou non. C'est peut-être pour cela qu'il considère que les romans policiers « sont impossibles. Précisément, impossibles à conclure ». Leur pouvoir « ne résiderait pas dans leurs derniers actes, mais dans la profusion des superpositions qui les précèdent, des “peut-être”, “et si”, “on ne sait jamais”⁸⁶ ». Par conséquent, de son point de vue, dans le roman policier la phrase clef ne serait pas “L'assassin est...”, mais “Tous sont soupçonnés”. À l'instar de la prose fantastique, c'est la suspension dans cet « Éden de l'oscillation⁸⁷ » qui satisfait réellement le lecteur. Continuer de vivre, même après la dernière page du roman, « à la fois dans l'une et l'autre ville⁸⁸ ».

Eliza Culea-Hong
(ENSA–Versailles)

⁸⁴ Cf. *ibid.*, p. 159.

⁸⁵ T. SHACKLAND (réal.) et TONY GRISONI (scén.), *The City & the City*, *op. cit.*

⁸⁶ G. MANAUGH et C. MIÉVILLE, « Unsolving the City », *op. cit.*

⁸⁷ J. SCALZI et C. MIÉVILLE, « China Miéville on Crime Novels », *op. cit.*

⁸⁸ C. MIÉVILLE, *The City & the City*, *op. cit.*, p. 479.